

Charles Le Blanc et les idées de façade : *Le complexe d'Hermès. Regards philosophiques sur la traduction*, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, coll. « Regards sur la traduction », 2009, 155 p. ISBN 978-2-7603-3038-2.

Durant des siècles, le traducteur a été comparé, tour à tour, à un orfèvre, à un acrobate, à un chirurgien, à un artisan, à un passeur, à un peseur de mots, à l'ombre de l'écrivain, à son double, etc. ; aujourd'hui, aux yeux de Charles Le Blanc, il ressemble au dieu messager, Hermès.

Diplômé en philosophie, traducteur de textes philosophiques et littéraires, auteur de traités, d'études mais également de contes, Charles Le Blanc propose un très intéressant ouvrage, sérieux et polémique, sur les idées de façade en traductologie, sur la gratuite théorisation en soi dans ce domaine, notamment, *Le complexe d'Hermès. Regards philosophiques sur la traduction* (Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, coll. « Regards sur la traduction », 2009).

Cet ouvrage est écrit de la perspective multiple d'un philosophe, d'un traducteur, d'un traductologue mais également d'un conteur ou, du moins, de quelqu'un qui s'intéresse aux contes et croit à leur pouvoir d'instruction, car Charles Le Blanc a publié, il y a quelques années, des livres comme *Contes et légendes de la nature enchantée* (Nathan, Paris, 2004), *Contes et légendes des fantômes et revenants*, (Nathan, Paris, 2004), ou *Contes et légendes des Vikings* (Nathan, Paris, 2002).

Son bel ouvrage a la séduisante apparence d'un volume bibliophile par la couverture, le format, le papier, les vignettes et par la délicate aquarelle de la jaquette, faite par l'auteur lui-même, représentant la figure fugace d'Hermès aux sandales ailées, avec ses caducée et chapeau merveilleux ; elle lui a inspirée une belle construction-démonstration qui s'appelle le « complexe d'Hermès », par laquelle le personnage mythologique bien connu pour sa ruse, son ingéniosité et son habileté est comparée, à cause de sa mission de messager et des angoisses et tourments qui en découlent, au traducteur.

Rappelons-nous brièvement l'histoire d'Hermès, tout comme l'auteur le fait en son prologue intitulé « Hymne à Hermès », texte inspiré par l'hymne homérique de Hésiode, dédié au même personnage.

Fils de Zeus et de la nymphe Maïa, Hermès est le demi-frère d'Apollon, qu'il envie pour les honneurs rituels le glorifiant en tant que dieu immortel et à qui il vole les génisses, destinées aux sacrifices divins avec le sentiment de se faire justice. Il accomplit ce vol avec ruse, audace et perfidie, qu'il manifeste dès son premier jour de vie, en faisant marcher les génisses à reculons et en effaçant ses propres traces avec des branches de myrte et de tamaris, attachées à ses sandales. En même temps, le jour

même de sa naissance, il confectionne d'une carapace de tortue et de quelques tiges de roseau, la lyre qui charme les hommes et les dieux. Lorsque son vol est découvert par son père, à qui il réclame des droits de dieux immortels, Hermès doit se réconcilier avec Apollon en lui faisant don de sa lyre, tandis que celui-ci lui offre comme présent le caducée, bâton magnifique de feuilles d'or pur. Il reçoit de la part de son père l'immortalité et comme mission divine celle d'être le messager fidèle des dieux dans le ciel, sur terre et dans le royaume de Hadès. Par cela, il perd sa liberté et devient prisonnier du langage qu'il doit fidèlement transporter, ce qui l'apparente au traducteur.

Dans le passage de *l'image subjective* de l'original à *l'image objective* de la traduction, il y a nécessairement la perte des qualités fondamentales de l'image. Il s'agit moins ici d'une perte de sens, que de *la difficile transition d'une catégorie à une autre*. De là ce sentiment d'enfermement dans le langage qu'éprouve le traducteur. À cet égard, celui-ci s'apparente à Hermès, le dieu messager, lui-même enfermé dans son va-et-vient incessant entre l'auteur du message et son destinataire. Hermès est prisonnier du *contenu du message* qui ne lui donne aucune liberté (Hermès ne dit pas ce qu'il veut), mais aussi par la *forme* qui l'éclipse complètement comme individu (il ne le rapporte pas comme il le veut) (p. 19).

Pour Charles Le Blanc, le traducteur et, en une certaine mesure, le traductologue sont tourmentés par *le complexe d'Hermès*, qui consiste en une « quête de l'ivresse hermétique – symptôme spectaculaire » du complexe et en une « quête de reconnaissance de celui qui, plus qu'aucun autre, souffre de l'enfermement dans le langage et de l'étroitesse de son rôle – pourtant décisif – dans le processus de la communication. » (p. 20).

La relation très importante entre traducteur et traductologue se reflète elle aussi dans ce complexe, car l'auteur considère les deux étroitement liés: « En d'autres termes, les différentes 'théories' de la traduction ne seraient-elles pas autant d'efforts pour restaurer une discipline considérée comme étant secondaire, **une tentative de farder la figure du traducteur** qui apparaît trop souvent insignifiante face à celle de l'auteur ? » (p. 20) (nous soulignons).

Et comme c'est la traductologie qui intéresse principalement le professeur de l'Université du Québec, il étudie plusieurs théories qui lui semblent proposer des idées de façade, c'est-à-dire, non soutenues par la pratique et non couvertes par elle. C'est justement le hiatus entre théorie et pratique qui alerte l'auteur sur la gratuité d'une théorisation élaborée, le plus souvent, pour elle-même.

Charles Le Blanc s'en prend à quelques grands noms de la réflexion sur la traduction comme Walter Benjamin, Jacques Derrida, Paul Ricœur pour leur reprocher justement la rupture entre pratique et théorie et la confusion entre réflexion et thématization.

langue, car l'emprunt se fait au profit de la langue prêteuse et non de la langue emprunteuse ; ensuite, la recreation que la traduction d'un texte exige et les meilleurs outils pour y aboutir, la lettre, l'esprit ou même les deux, en fonction du texte. La difficulté de traduction des textes culturellement très éloignés, supposant le partage des sous-entendus et le risque de les perdre est fugitivement abordée, tandis qu'une place importante est accordée aux éléments qui rendent compte de la subjectivité : l'organisation rhétorique, le ton, le style, le rythme du texte.

Il considère que la traduction est proche de la littérature et, en ce sens, affirme avec gravité que le développement des compétences du traducteur va se faire par une pratique constante des œuvres littéraires en langue maternelle d'abord, en langues étrangères ensuite.

L'idée vers laquelle s'oriente la conclusion du chercheur est que la traduction est une hypothèse de lecture du texte (« la traduction nous donne, non pas l'original, mais une lecture elle-même subjective de l'original », p. 151) et qu'une théorie de la traduction serait une théorie de la lecture poétique du texte littéraire. En d'autres mots, que « le traducteur doit sacrifier à Apollon, non à Hermès. » (p. 155).

Tout au long de son ouvrage, Charles Le Blanc se rencontre à l'égard de certaines idées avec Henri Meschonnic (concernant le rythme, le passage de poème à poème) et étonnamment, malgré la distance géographique et l'écart des générations, avec Irina Mavrodin qui a formulé des opinions semblables sur le risque de la théorisation en soi des traductologues, sur la rupture entre pratique et théorie, sans recourir à des théories philosophiques, linguistiques ou autres, même si son horizon culturel les a bien absorbées, mais en s'appuyant sur son expérience de traducteur et d'enseignant de la traduction littéraire (*Despre traducere. Literal și în toate sensurile*, Scrisul românesc, Craiova, 2006).

La démonstration séduisante de Charles Le Blanc réussit à nous convaincre que c'est la lyre qui unit/sépare les deux demi-frères, Hermès et Apollon, et que le traducteur a besoin lui aussi de la lyre pour moduler le sens et ne pas s'enfermer dans un langage « hermétique » ; autrement dit, échapper au complexe d'Hermès. Qu'en est-il du traductologue ? Les deux ne se confondent qu'exceptionnellement. Comme on le sait, le traductologue n'est que rarement traducteur et le traducteur ignore souvent avec nonchalance et sérénité la théorie traductologique.

On peut donc formuler quelques réserves concernant une possible confusion entre traducteur et traductologue, car Charles Le Blanc parle nettement d'abord du traducteur pour arriver, petit à petit, au traductologue et surtout à ses excès théoriques qui semblent d'ailleurs l'avoir déterminé à réagir, en écrivant son ouvrage pour identifier et élaborer ce nouveau complexe.

Une autre réserve vient de la manière dont l'auteur raffine sa « trouvaille » mais oriente son discours exclusivement contre la traductologie, en feignant d'ignorer que ce phénomène de théorisation en soi, d'hermétisme voulu se manifeste aussi dans d'autres disciplines et sciences dans ce cas le complexe d'Hermès concernerait le traducteur et tout théoricien épris de la théorisation pour elle-même.

Ensuite, je ne pense pas que des idées comme celle de l'Étranger et de l'étrangeté, ayant comme source, sans doute, la pensée de Lévinas, modifiée par Berman mais aussi un important poids métaphorique et qui sont embrassées par de nombreux traductologues, vont et doivent disparaître à la suite du signal d'alerte tiré par Charles Le Blanc. Je pense que qu'elles sont en accord avec les idées d'identité et altérité qui préoccupent, de nos jours, les anthropologues et les ethnologues et ont leur actualité, qui va devenir, un jour, « historicité ». On n'accepte plus aujourd'hui l'acclimatation d'un texte, l'effacement de ses référents culturels, car la traduction et sa poétique se trouvent en étroit rapport avec l'évolution des mentalités et des théories de la traduction qui distinguent nettement aujourd'hui entre traduction/adaptation/traduction libre, distinction souvent ignorée, il y a un siècle. En d'autres termes, on perçoit dans la pratique de la traduction littéraire un respect et un intérêt envers l'Étranger, au sens métaphorique du terme, qui peut prendre l'apparence de tout un texte venant d'une autre culture ou de ses seules marques culturelles.

Mais, malgré ces quelques réserves exprimées, je reconnais que Charles Le Blanc sait bien manier la lyre, moduler sa pensée, trouver le ton, le style, le canevas rhétorique appropriés et que son discours séduit, enchante, convainc et éclaire. Un peu comme celui d'un conteur. C'est un grand mérite et son coup dans les idées de façade ne fait que promettre un vrai dialogue, bien éloigné de l'ivresse hermétique.

Muguraş CONSTANTINESCU